

Gilles Cornec

# L'affaire Claudel

L'INFINI

*nrf*

GALLIMARD









© *Éditions Gallimard, 1993.*

Extrait de la publication

*à mes parents*





« Le consul Claudel, éclat de ses yeux que son large visage recueille et réfléchit; il veut continuellement partir et y parvient du reste en détail, mais pas en général; a-t-il pris congé de quelqu'un qu'une autre personne se présente derrière laquelle la première, déjà congédiée, reprend son tour. »

Franz Kafka  
*Journal*, 6 novembre 1910

« Ce Claudel, tout de même, il a du ragoût. »

Charles de Gaulle  
Première de *Tête d'Or*, 1959



FLEUR 1



– C'est une bête solide et tout d'une pièce; sans jointure et sans cou, ça fonce en avant comme un soc. Cahotant sur ses quatre jambons trapus, c'est une trompe en marche qui quête, et toute odeur qu'il sent, y appliquant son corps de pompe, il l'ingurgite. Que s'il a trouvé le trou qu'il faut, il s'y vautre avec énormité. Ce n'est point le frétillement du canard qui entre à l'eau, ce n'est point l'allégresse sociable du chien; c'est une jouissance profonde, solitaire, consciente, intégrale. Il renifle, il sirote, il déguste, et l'on ne sait s'il boit ou s'il mange; tout rond, avec un petit tressaillement, il s'avance et s'enfonce au gras sein de la boue fraîche; il grogne, il jouit jusque dans le recès de sa triperie, il cligne de l'œil. Amateur profond, bien que l'appareil toujours en action de son odorat ne laisse rien perdre, ses goûts ne vont point aux parfums passagers des fleurs ou de fruits frivoles; en tout il cherche la nourriture: il l'aime riche, puissante, mûrie, et son instinct l'attache à ces deux choses, fondamental: la terre, l'ordure.



Encre

Joie  
du  
jus  
noir

– *Le matin, quand l'homme et ses souvenirs ne se sont pas réveillés en même temps, ou bien encore au cours d'une longue journée de marche sur les routes, entre l'âme et le corps assujetti à un desport rythmique se produit une solution de continuité; une espèce d'hypnose « ouverte » s'établit, un état de réceptivité pure fort singulier.*

– *Ni la soie que la main ou le pied nu pétrit, ni la profonde laine d'un tapis de sacre ne sont comparables à la résistance de cette épaisseur liquide où mon poids propre me soutient, ni le nom du lait, ni la couleur de la rose à cette merveille dont je reçois sur moi la descente.*

– *Comme ça vous imprègne! Comme ça s'infiltré! On se sent soi-même une terre que le sang pénètre! À regret, mon petit vieux, vous sentez? Le retardement! Pas besoin d'une image rouge, sang suffit.*

– *Il pleut immensément; et j'entends seul, au milieu de la solitude mouillée, un cri d'oie.*

– *Il n'est pas explicable (...) de voir un gamin de dix-huit ans, à peine échappé à l'uniforme des collèges et taché du « vin des cavernes », nous apporter le sanglot le plus déchirant que l'Humanité ait entendu depuis les jours d'Éphraïm et de Juda, le message de la pureté édénique, au milieu d'un monde abruti,*

*vautré dans le matérialisme inouï qui d'un seul coup détruisait l'ancienne prosodie et donnait à l'idiome français, à la langue d'oïl, un éclat, un timbre, un moelleux, une vibration, une ligne mélodique, qu'il n'avait jamais réalisés jusqu'à ce jour. En sorte qu'il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire...*

*– Quelque chose compte en moi, ajoute I, parachève le nombre critique qu'attendent les attelages de soleils pour bourrer dans le harnais.*

*– ... cette foule joyeuse à grands cris dans l'eau claire qui attelée à de longues cordes et dans la bénédiction des éventails halait vers la forêt les éléments du temple futur.*

*– De la naissance à sa conclusion la mélodie, par une exploitation bienheureuse d'elle-même, la voilà successive et simultanée qui s'offre à moi dans une évidence ineffable et dans la sécurité au sein de la vocalise intransgressible d'une libération par le délice.*

*– Agréez cette voix étrange d'âge en âge et cette courte parole.*

*D'une voix seule qui est au-dessus des autres voix comme le chant du rossignol.*

*Poème de Paul Claudel qu'il composait en Asie,*

*Loïn de la vue de tous les hommes, au temps de la grande Apostasie,*

*Flûte basse sous le bruit profane insolente comme une trompette,*

*Articulation dans le chaos de la phrase forte et nette,*

*Vers arides et trait ardent de son cœur vers la patrie,*

*Comme il marchait le long des murs de Cambaluc écoutant le coucou de Tartarie.*

– Et s'il faut s'ouvrir au bec de l'aiguière, suffire par une capacité appropriée à l'effusion d'un liquide attendu, voici toute la série des custodes, des calices, des corolles et des bassins, et là, sur un pédoncule ténu, ce glaçon vingt fois replié, ce chiffon d'eau, comme un pétale proposé à la communion des farfadets!

– Après la longue montée, après les longues étapes dans la neige et dans la nuée,

Il est comme un homme qui commence à descendre, tenant de la main droite son cheval par le bridon.

Et ses femmes sont avec lui en arrière sur les chevaux et les ânes, et les enfants dans les bâts et le matériel de la guerre et du campement, et les Tables de la Loi sont par derrière,

Et il entend derrière lui dans le brouillard le bruit de tout un peuple qui marche.

Et voici qu'il voit le soleil levant à la hauteur de son genou comme une tache rose dans le coton,

Et que la vapeur s'amincit et que tout à coup

Toute la Terre Promise lui apparaît dans une lumière éclatante comme une pucelle neuve,

Toute verte et ruisselante d'eau comme une femme qui sort du bain!

Et l'on voit çà et là du fond du gouffre dans l'air humide paresseusement s'élever de grandes vapeurs blanches,

Comme des îles qui larguent leurs amarres, comme des géants chargés d'outres!

Pour lui il n'y a ni surprise ni curiosité sur sa face, et il ne regarde même point Chanaan mais le premier pas à faire pour descendre.

– ... l'autre, dont le torse fuse, lui aussi, mais c'est d'un ample soubassement de jupes et de satin et se termine, autour



*de la tête, par une espèce de pétarade ou de pyrotechnie un peu folle d'épis, de dards et de fleurettes.*

*– Las de ce plein où je me suis trop heurté et meurtri, las du compact et de la masse, las du dur et du durant, las des volumes et de toute cette repoussante solidité, n'était-il pas temps en ce jour le plus inquiet d'un mois comme volatile et pareil à rien, que je descendisse enfin jusqu'au niveau de la mer et m'associasse aux derniers soupirs d'une réalité en train de disparaître et partout déjà en mal de sa propre image, préparée par l'aplanissement à l'effacement de tout contour ?*

*– Comme la main de celui qui écrit va d'un bord à l'autre du papier, donnant naissance dans son mouvement uniforme à un million de mots divers qui se prêtent l'un à l'autre force et couleur, en sorte que la masse entière ressent dans ses aplombs fluides chaque apport que lui fait la plume en marche, il est au ciel un mouvement pur dont le détail terrestre est la transcription innombrable.*

*– ... l'huile grasse, chaude, lumineuse, prudente, transparente, délicate des anciens peintres, ce rayon au bout de leurs doigts aussi capable de caresser un épiderme que de froisser une étoffe...*

*– Il se pratique lui-même et le clavier de tous les organes qui l'attachent au branle extérieur, son propre corps lui est comme un document où il suit les œuvres de l'esprit qui le remue.*

*– Que de fois ne m'y suis-je pas réveillé de la méditation, tout baigné comme un rosier, des pleurs de la nuit, ou par le confortable après-midi n'y ai-je point paru, pour jeter avec*

*bénignité aux singes au-dessous de moi juchés sur les branches extrêmes des poignées de letchis secs tels que des grelots rouges!*

花  
蜂

Au  
centre

de la pivoine  
une abeille noire  
qui rentre et ressort  
avec volupté le  
dard suprême de s  
on corselet

– *Je compare la prose française à la fameuse vague de Hokousai qui, après d'immenses et puissantes ondulations, vient enfin déferler contre la rive en un panache d'écume et de petits oiseaux. Ces oiseaux merveilleux, ce sont les phrases de Maurice de Guérin et d'Arthur Rimbaud. « Le chant raisonnable des anges s'élève du navire sauveur », quand cette portée a été écrite, quelque chose est né qui échappait pour toujours à la rime et au numéro et qui n'avait plus pour séjour que l'âme directement atteinte et baisée.*

– *Et comme un bris de cristal suffit à ébranler la nuit, tout le clavier de la terre éveillé par le tintement neutre et creux de la pluie perpétuelle sur le profond caillou, je vois dans le monstrueux infundibule où je niche l'ouïe même de la montagne massive, telle qu'une oreille creusée dans le rocher temporel; et, mon attention recueillie sur la jointure de tous mes os, j'essaie de ressentir cela sur quoi sans doute, au-dessous des rumeurs de feuillages et d'oiseaux, s'ouvre l'énorme et secret pavillon : l'oscillation des eaux universelles, le plissement des couches terraquées, le gémissement du globe volant sous l'effort contrarié de la gravitation.*

– Une lanterne de plomb éclairant ce marécage empoisonné, ou cette balle furibonde là-haut aux mains des génies de la tempête!

– À moi le maximum de désolation dans le maximum de lumière!

– Par une inspiration géniale l'impression épiphanique de la Croix dont le nom même est comme élargi et rompu dans la cavité d'un tambe est reportée en avant sur cette âcre et unique syllabe en ure suivant une mouillée.

– Il est impossible pour un poète d'avoir vécu quelque temps en Chine et au Japon sans considérer avec émulation tout cet attirail là-bas qui accompagne l'expression de la pensée : le bâton d'encre de Chine d'abord aussi noir que notre nuit intérieure : on le frotte, humecté d'un peu d'eau sur une plaque d'ardoise et un godet recueille le jus magique. Il n'y a plus qu'à y tremper, peintre de l'idée ! ce pinceau léger et comme aérien qui le long de nos phalanges communique au fond de nous à la déflagration du poème. Quelques traits délibérés, aussi sûrs que ceux de l'insecte qui d'une longue tarière à travers l'écorce paralyse la proie invisible – ayons soin seulement de bien relever notre manche et qu'une prise imprudente de notre narine ne vienne pas heurter l'expiration de l'esprit – et voici, de quelques mots, débarrassés du harnais de la synthèse et rejoints à travers le blanc par leur seule simultanéité, une phrase faite de rapports!

– Tu es mon séminaire. Tu es le carré humain que Je me suis réservé afin d'obtenir à travers les nations et à travers les siècles, de la substance de toi, le germe, à la fin que Je me suis réservé. Je t'ai choisi, Je t'ai emporté dans mes bras, J'ai arrangé quarante ans de te nourrir et de t'abreuver de Moi

*seul, Ma volonté est de te nourrir et de t'abreuver de Moi seul, Ma volonté est de te posséder et de Me donner Moi-même à toi à posséder en dépendance exclusive, de t'apprendre à jamais le goût que j'ai, ce Père, cette Mère que Je suis...*

*– Cette touche sonore est l'avant-goût et le gage d'un commerce prolongé et détaillé qui, désormais, apparaît réalisable à la condition que notre vacarme intérieur n'empêche pas la musique.*

*– Sion n'a plus de chef et le sort à tous les enfants commun est de n'avoir plus aucun père.*

*– Ayant monté un jour, j'atteins le niveau et, dans son bassin de montagnes où de noires îles émergent, je vois au loin la Mer Supérieure.*

*Certes, par un chemin hasardeux, il m'est loisible d'en gagner les bords, mais que j'en suive le contour ou qu'il me plaise d'embarquer, cette surface demeure impénétrable à la vue.*

*Ou, donc, je jouerai de la flûte : je battrai le tam-tam, et la batelière qui, debout sur une jambe comme une cigogne, tandis que de l'autre genou elle tient son enfant attaché à sa mamelle, conduit son sampan à travers les eaux plates, croira que les dieux derrière le rideau tiré de la nue se jouent dans la cour de leur temple.*

*Ou, délaçant mon soulier, je le lancerai au travers du lac. Où il tombe, le passant se prosterne, et l'ayant recueilli, avec superstition il l'honore de quatre bâtons d'encens.*

*Ou, renversant mes mains autour de ma bouche, je crie des noms : le mot d'abord meurt, puis le son ; et, le sens seul ayant atteint les oreilles de quelqu'un, il se tourne de côté et d'autre, comme celui qui s'entend appeler en rêve s'efforce de rompre le lien.*



GILLES CORNEC

## L'affaire Claudel

Le temps fait un étrange travail. Claudel, d'écrivain officiel et recommandable, est devenu peu à peu une sorte de monstre indéfendable, l'objet de toutes les malveillances automatiques, de haines enseignées, d'une détestation programmée. Il est le grand vaincu des lettres françaises, ce qui permet à l'Opinion, désormais, de lui reprocher pêle-mêle sa religion affichée, son crime quant à sa sœur, son puritanisme militant, sa poursuite hypocrite des honneurs et des biens terrestres. Claudel maudit? Le renversement est comique. Quels ont été ses adversaires? Une drôle de trinité qu'on pourrait dire maintenant parvenue au pouvoir : Maurras, Gide, Breton. Soit : la régression académique, l'humanisme homosexuel, l'occultisme progressiste. Il s'agit, bien entendu, d'un problème profondément politique. Métaphysique? Oui, mais pas comme on croit. Et si, finalement, toutes ces controverses ne menaient qu'à une guerre de langage? Le Claudel-officiel et le Claudel-monstrueux ne seraient alors que deux façons de se débarrasser d'un effet positif de puissance verbale? C'est, on peut le soupçonner, le fond de l'affaire.

Ph. S.

*Gilles CorneC est né en 1953. Il vit et travaille à Brest.*



93 III A 73328 ISBN 2-07-073328-9

92 FF tc